

La Littérature franco-ontarienne: Etat des lieux

Les Etats des lieux de la Littérature franco-ontarienne ne manquent pas; il y en a eu tous les deux ou trois ans. Tous, d'après les éditeurs, des jalons, des pierres angulaires de la critique actuelle et future. Ces volumes affichent les mêmes auteurs et, typiquement, annexent en avant-propos un *mea non culpa*, une rationalisation peu cartésienne, pour ne pas avoir inclus ceux-ci de l'Est/Ouest, ceux-là du Nord/Sud, des "souchistes" ou des "ethnoculturels", des âmes exilées/migratoires/nomades. Hédi Bouraoui en a été responsable pour au moins deux, dont le plus récent.¹ Celui-ci est surtout "sudiste", bien qu'il soit publié dans le Nord, à Sudbury. La critique dans ce recueil est essentiellement descriptive et laudative, des propos déjà exprimés ailleurs, et donc en quelque sorte répétitifs. Il suffit de citer quelques expressions tirées de la "Préface" pour en saisir le ton majeur: *conséquent, impressionnant, fulgurant, magnifique, étonnant, splendide, superbe, majestueux, excellent, historique*. Cette jubilation superlative dessert l'effort considérable de certains collaborateurs de ce recueil et, pire, éveille l'incrédulité de tout lecteur, surtout si on a la moindre connaissance des limites de la littérature franco-ontarienne. Tout ce haut verbiage a un effet inverse: satirique. Affirmer que la littérature franco-ontarienne est digne d'attirer une certaine attention est juste et bon. Dire, par contre, qu'elle rayonne et qu'elle a acquis "ses lettres de noblesse" est précieux, — d'une préciosité qui sonne faux comme une cloche fêlée dans une nuit enneigée.

Rendons-nous à l'évidence des quatre vérités.

L'écriture franco-ontarienne est minoritaire, marginale, fragmentée, exiguë, etc. Soit! Dire, ensuite, que ces traits largement débilissants sont la source de sa vigueur est un argument sophistique. Il est faux, d'ailleurs, de conclure que cette écriture n'est pas reconnue au-delà de ses confins parce qu'elle est minoritaire. C'est la qualité qui confère la renommée à une oeuvre et en assure la durée, n'importe la grandeur de son peuple ou de son lieu d'origine.

Les pratiquants de cette écriture — une bonne trentaine — se partagent tous les prix, les subventions, les voyages, les palmes, etc., tour à tour comme de bons compères. Ils se casent en grande partie en deux camps distincts: ceux de "souche" dont les générations remontent à l'époque des pionniers de l'Ontario et les ethnoculturels qu'on désigne

métaphoriquement comme des “originaux”, à cause de leur nature protéiforme et multiple, ou comme des “oiseaux migratoires”, à cause de leur instabilité, d’un certain nomadisme. Quelle exagération de les appeler des “exilés”; surtout ne parlons pas dans leur cas d’“écriture de l’exil”! Si l’Ontario est un lieu d’exil, alors la Terre Promise est le Sahara!

Ces deux groupes, souvent antagonistes, sont pourtant unis par l’intérêt, et par leur soif d’acceptation et de renommée. Ils se mesurent volontiers aux littératures anglophone et québécoise. Celles-ci par contre les ignorent complètement, et nient même leur existence.

Les deux partagent aussi une sorte de rancune, de hargne, relatif à l’espace ontarien. Leur loyauté au “lieu” est floue, très mobile. Écoutons les “vers” du bard ontarien qui a adopté Montréal comme patrie:

je me suis torché
avec ma mappe du
Canada!

Ils se déplacent volontiers en quête de Gloire à Montréal ou à Paris où ils sont vite affligés par l’anonymat absolu. Puis, un jour, ils rentrent, battus, rompus, comme les poilus napoléoniens sur les steppes russes, pour reprendre leurs lauriers ontariens.

L’écriture franco-ontarienne des trente dernières années dépend largement d’un système de subvention abusif et abusé. Les maisons d’édition, les salons de livres, les revues, les prix, — toute «l’industrie» du livre — existeraient difficilement sans la subvention. On est asservi par elle. On refuse de faire quoi que ce soit si on n’a pas de subvention. C’est le Cheval de Troie de la culture et surtout de la “trans (e)culture”. C’est un virus qui fait ses ravages insidieusement. Résultat: une écriture qui s’effrite et se meurt lentement, tout en voulant se préserver, se donner une profondeur historique et future.

Au seuil de ce troisième millénaire, éditeur, dis non à la médiocrité et à la mendicité; lecteur, garde ta rigueur; critique, arrête les fanfaronnades et que ta voix devienne lucide, réaliste, modérée, réservée et, parfois, acerbe!

Sergio Villani

Notes

¹ Ali Reguigui et Hédi Bouraoui, eds. Sous la direction de Hédi Bouraoui. *La littérature franco-ontarienne: Etat des lieux*. Sudbury (Ontario): Série monographique en sciences humaines, Université Laurentienne, 2000.